



**Témoignages d'Alain Hirschler et Evelyn Askolovitch,  
Survivants de la Shoah,**

**En visioconférence face aux élèves de terminale HGGSP.Groupe1**

**Lundi 7 juin 2021**

**Alain Hirschler** est né à Mulhouse en 1938. C'est le 3<sup>e</sup> enfant d'une famille juive marquée par la religion et ses valeurs humanistes. Son père René était rabbin. Avec son épouse Simone, ils se sont consacrés avant la guerre à la formation des jeunes, pour lesquels ils créèrent une revue. Le rabbin Hirschler mit également en place l'équivalent d'une bar mitsva pour les jeunes filles. Durant les années 1930, le couple s'investit dans l'aide aux juifs allemands en exil et en mai 1939, le père d'Alain est élu grand rabbin de Strasbourg. Au début de la guerre, comme tous les hommes de son âge, il est mobilisé et devient aumônier militaire. Démobilisé en 1940, il gagne le Sud-Ouest avec sa famille, comme la plupart des Alsaciens et met en place à Périgueux une aide aux juifs réfugiés. Ces derniers ne regagnent pas l'Alsace après l'annexion de celle-ci par le III<sup>e</sup> Reich et subissent les lois anti-juives mises en place par le régime de Vichy.

Après Périgueux, la famille passe par Bordeaux, Toulouse et Marseille, où le rabbin Hirschler devient aumônier général des camps d'internement de la zone sud en 1942. Sa mère met alors en place un organisme chargé d'envoyer des colis aux juifs détenus en France dans ces camps de prisonniers, aux côtés de républicains espagnols réfugiés en France après la victoire de Franco. Les détenus juifs sont soit des juifs allemands réfugiés en France, soit des juifs français auxquels le régime de Vichy avait retiré leur nationalité. Beaucoup furent transférés ensuite à Drancy puis déportés à Auschwitz. René Hirschler réussit à sortir de ces camps plusieurs de ces détenus, les sauvant ainsi de la déportation et de la mort.

Le 29 novembre 1943, un an après l'invasion de la zone Sud par les troupes allemandes, le couple envoie ses trois enfants dans un home d'enfants en Haute-Savoie. Alors qu'ils allaient passer en Suisse, ils sont arrêtés le 22 décembre 1943,

envoyés à Drancy, où ils passent un mois, puis déportés à Auschwitz. Juste avant leur déportation, ils parviennent à écrire une lettre à leurs enfants, dans laquelle ils tentent de les rassurer sur leur sort. De crainte que leurs parents n'aient avoué leur cache sous la torture, les enfants Hirschler sont transférés dans une autre pension de Haute-Savoie puis en Auvergne, à La Bourboule, dans une pension laïque où ils restent avec deux autres enfants juifs jusqu'à la Libération. A Auschwitz, la mère d'Alain Hirschler, après que ses pieds aient gelé, est jugée inapte au travail et gazée le 18 avril 1944. Son père, qui a appris la mort de sa femme, trouve cependant la force de participer aux marches de la mort en janvier 1945, suite à l'évacuation du camp devant l'avancée de l'Armée Rouge. Il est ensuite enfermé dans le camp de concentration de Mauthausen où il meurt d'épuisement et sous les coups d'un SS quelques jours avant la libération du camp.

Les souvenirs d'Alain Hirschler ne commencent qu'à la pension de La Bourboule, où son oncle vient les chercher lui et ses deux sœurs aînées à la Libération, en octobre 1944. Ils apprennent après la fin de la guerre la mort de leurs parents. Leur oncle, médecin en charge des rescapés des camps à l'hôtel Lutetia, à Paris, devient alors leur tuteur mais les enfants sont élevés par leur grand-mère. Petit à petit, les enfants reprennent une vie presque normale. Le petit Alain se lie d'amitié à l'école Baudelaire avec un autre enfant juif qui a perdu ses parents pendant la guerre. Il fera des études de droit et deviendra juriste dans un établissement public. Depuis qu'il est en retraite, il a repris l'étude de la clarinette et fait partie d'une formation de jazz.

S'il témoigne depuis six ans, c'est pour témoigner auprès des jeunes, notamment à l'invitation de jeunes allemands volontaires qui souhaitent agir pour tenter de réparer les exactions commises par les nazis dans le passé. Il a raconté son histoire et celle de sa famille dans son livre *Grand rabbin résistant, René Hirschler, 1905-1945, Mon père.*

**Evelyn Askolovitch** est issue d'une vieille famille juive allemande, pratiquante mais parfaitement intégrée à la société de Francfort. Dans les années 1920, les membres de sa famille considèrent Hitler comme un fou mais ne sont pas conscients du risque qu'il représente pour l'Allemagne. La mère d'Evelyn, malgré des résultats brillants au baccalauréat ne peut entrer à l'université de droit à cause de sa judaïté, après l'arrivée des nazis au pouvoir. Désespérée, elle part en Angleterre où elle obtient un diplôme Proficiency in English l'autorisant à enseigner l'anglais. Le père d'Evelyn a quant à lui quitté l'Allemagne dès 1933 pour s'installer aux Pays-Bas, pays neutre. Son père est un jeune homme très beau, sportif et joyeux, qui rencontre sa mère à l'occasion de vacances que celle-ci passe à Amsterdam dans de la famille. Le couple se marie à Wiesbaden le 2 juillet 1936. Plusieurs membres de la

famille de son père sont alors déjà partis à New-York, à Londres ou à Buenos Aires. Les parents d'Evelyn s'installent quant eux à Amsterdam. A la veille de la guerre, plus du tiers des juifs des Pays-Bas sont des Allemands en exil. C'est là qu'Evelyn née en 1938, l'année de la conférence d'Evian, au cours de laquelle la communauté internationale déplore la situation des juifs allemands mais prétend ne rien pouvoir faire pour les aider à cause de la crise économique. Conscient qu'elle ne fera rien pour les protéger, Adolf Hitler n'hésite plus à déclencher la Nuit de Cristal le 9 novembre 1938 suite à la mort du conseiller von Rath à Paris. Les grands-parents maternels d'Evelyn, cachés près de Spire, décident alors de rejoindre leur fille en Argentine. Ses grands-parents paternels, quant à eux, rejoignent leur fils à Amsterdam.

En 1940, les Pays-Bas, malgré leur neutralité, sont envahis par l'armée allemande en quelques jours. Alors que l'antisémitisme était jusque là inexistant dans le pays, la famille assiste à un changement radical de la population à leur égard. Les quelques tentatives de résistance et d'aide aux juifs du pays, comme la grève initiée par les dockers de Rotterdam, sont vite réprimées et supplantées par une collaboration zélée avec l'occupant. Des lois antisémites interdisent aux juifs la fréquentation de nombreux lieux publics, ils font l'objet d'un couvre-feu, la lettre J est apposée sur leurs passeports et ils doivent porter l'étoile jaune. En juillet 1942, le père d'Evelyn est raflé en pleine rue alors qu'il était sorti faire quelques courses pour ses parents. Les autorités doivent envoyer 3 000 juifs en déportation et arrêtent largement pour satisfaire les attentes des nazis. La mère d'Evelyn ne reçoit aucune aide au commissariat où elle s'est rendue. Heureusement, son mari finit par être relâché car le quota de déportation a été atteint mais il est épuisé après avoir dû marcher en rond pendant trois jours d'affilé. Karoline, la jeune sœur de son père, handicapée mentale, réfugiée à Amsterdam avec ses parents, est quant à elle déportée le 15 juillet 1942 et gazée à Auschwitz en septembre 1942.

La famille est finalement arrêtée le 12 mars 1943 et tout d'abord enfermée dans un théâtre sans hygiène ni nourriture. Les enfants sont placés dans une crèche où ils vivent affolés la séparation d'avec leurs parents. Croyant à la possibilité d'être transférés dans un camp de travail, ses parents et Evelyn sont déportés au camp de concentration de Vught, au sud des Pays Bas, le 26 mars 1943. 90% des enfants y meurent de faim, de maladie et de tristesse. Evelyn a alors quatre ans et demi. Par réflexe de survie, elle a presque tout oublié de cette époque dont elle n'a que des bribes de souvenirs : avoir eu la varicelle et cassé un thermomètre, avoir bu exceptionnellement à cette occasion un peu de lait sucré. Alors que les hommes travaillent, soit sur un pont, le Moerdijk, comme son père pour y poser de la dynamite, soit dans les usines de Philips (les Allemands prévoient en effet qu'en cas d'arrivée des troupes alliés, les ponts devraient sauter) Evelyn et sa mère font partie d'un convoi en partance pour le camp d'extermination de Sobibor le 6 juin 1943. Par chance, son père ayant acheté avant la guerre un certificat de nationalité du Honduras, qui était un pays neutre, elles sont sorties du train à Westerbork, où elles passent huit mois dans un nouveau camp. Sur les 3000 personnes dont 1298

enfants ayant entre 0 et 15 ans qui étaient dans ce train, seules 100 personnes environ ont ainsi pu descendre du convoi parce qu'elles avaient un passeport neutre ou étaient demi Juifs. Les autres, soient 2900 parents et enfants ont été transportés à Sobibor et gazés à leur arrivée. Le père d'Evelyn parvient à les y rejoindre le 3 juillet mais il y subit un traumatisme dont il ne se remettra jamais. Alors que son père est déjà décédé à l'hôpital de Westerbork, sa mère est embarquée le 20 juillet dans un train pour Sobibor. Un kapo lui propose de prendre sa place. Suite aux supplications de son épouse, il y renonce et sa mère est gazée à l'arrivée au camp.

Toujours grâce à leur certificat du Honduras, la famille est transférée au camp de Bergen-Belsen le 15 février 1944. Les hommes sont à nouveau séparés des femmes et des enfants. Evelyn et sa mère vivent entassées avec les autres détenues, dans des baraques remplies de lits de trois étages. La nuit, sa mère peut tenir la main d'Evelyn pour la rassurer mais dans la journée, elle doit travailler pour distribuer aux détenus la nourriture. Elle réussit à survivre avec sa fille grâce à des cours d'anglais qu'elle donne à un déporté grec, grâce au diplôme qu'elle a obtenu dans sa jeunesse en Angleterre et qu'elle a eu la présence d'esprit de prendre avec elle lors de leur arrestation. Dans la journée, les enfants sont livrés à eux-mêmes. Les souvenirs de Bergen-Belsen sont revenus petit à petit à Evelyn. Celui du bombardement du camp par exemple suite à une panique ressentie au passage d'un petit avion de tourisme au-dessus de sa maison de campagne des années plus tard. Celui des lits à trois étages en visitant un musée en Israël et en se sentant là encore prise de panique. Les émotions fortes sont aussi à la source des bribes de souvenirs qui lui restent : la peur que sa mère ne soit accusée de vol après qu'une gardienne l'aie vue en train de jouer avec un brin de raphia, la joie de recevoir une tartine et une petite poupée de bois dans un petit lit, sculptés par un détenu, pour son 6<sup>e</sup> anniversaire.

Alors que le camp est ravagé par le typhus, la mère d'Evelyn parvient à s'en préserver, ainsi que sa fille, en se lavant chaque jour pour se débarrasser des puces vecteurs de la maladie. Elle sauve la vie à son mari le 20 juillet 1943 en le traînant de force à l'appel, alors qu'il est brûlant de fièvre, les reins brisés par les coups des gardiens. Quelques jours plus tard, en tant que ressortissant du Honduras, Evelyn et ses parents font partie de 250 détenus juifs ayant un passeport neutre échangés par la Croix-Rouge avec 750 prisonniers de guerre allemands. Ils quittent Bergen-Belsen le 21 janvier 1945 dans un convoi sanitaire de la Croix-Rouge et sont transférés dans le camp de Biberach, au Sud de l'Allemagne, à la frontière suisse, géré par les Anglais. Les enfants y reprennent goût aux jeux, à l'école, à la nourriture. Ils doivent tout apprendre : monter un escalier, éplucher une orange. Le père d'Evelyn tente d'obtenir grâce à ses beaux-parents réfugiés à New-York un permis de séjour en Argentine mais ce pays refuse et la famille doit attendre le 26 janvier 1946 pour repartir aux Pays-Bas, où ils ont perdu tous leurs biens et presque tous leurs proches. La vie reprend malgré tout. Evelyn est scolarisée dans une école juive où l'on ne parle jamais de la guerre.

A partir de 1979, Evelyn devient militante pour les Juifs d'URSS où elle se rend 5 fois, puis pour les droits des femmes. A cinquante ans, hantée par des cauchemars, elle finit par mettre par écrit ses bribes de souvenirs que son mari décide de publier et qui seront remarqués par Elie Wiesel. Entre dans l'association des anciens déportés de Bergen-Belsen mais son passé de déportée ne prend vraiment corps que grâce aux preuves réunies pour elle par une amie en 2010. Depuis six ans, elle témoigne dans les écoles pour que les élèves puissent s'opposer au négationnisme.

## **Réponses aux questions des élèves**

### **Jade RUFFINEL**

- Depuis combien de temps racontez-vous ce qu'il vous est arrivé ?

#### **AH**

Il y a une quinzaine d'année, j'avais raconté mon histoire auprès des élèves des classes de CM2 réunis au Centre culturel de la ville de Grigny, en banlieue parisienne. Ensuite, mes témoignages ont vraiment commencé depuis 6 ans environ.

#### **EA**

Je raconte mon histoire depuis 6 années

- Avez-vous déjà subi des propos antisémites lorsque vous racontiez votre passé ?

#### **AH**

Je n'ai pas subi de propos antisémites.

#### **EA**

Je n'ai jamais ni subi de propos antisémites

- Avez-vous déjà subi de la censure lorsque vous racontiez ce qu'il vous était arrivé ?

#### **AH**

Je n'ai pas subi de censure.

#### **EA**

Je n'ai jamais subi une quelconque censure !

- Depuis combien de temps vous connaissez-vous ?

#### **AH**

Je connais Evelyn Askolovitch depuis 5 ans1/2 environ.

**EA**

Alain Hirschler et moi nous nous connaissons depuis à peu près le même temps, 5 ans et demi.

**Charlotte REMY**

- Malgré votre jeune âge, étiez-vous conscient de ce qu'il se passait, de l'enjeu, de l'ampleur des événements ?

**AH**

Mes souvenirs commencent à la Libération, alors que j'avais presque 6 ans. Alors, étais-je conscient de ce qu'il se passait (de mauvais notamment...) plus tôt ? Je ne le pense pas.

**EA**

Les enfants dans les camps, surtout les petits, comme moi, vivaient dans un genre de bulle de malheur, de maladie, de faim et je pense d'attente que tout ce malheur s'arrête et ne se rendaient compte de rien d'autre, trop petits pour ça.

- Comment s'est passé votre retour dans la société civile après la guerre ?

**AH**

Le retour a une vie "normale" s'est passée du mieux possible avec le restant de la famille, malgré les difficultés.

**EA**

Le retour pour les petits enfants était : aller à l'école, avoir des ami(e)s, la vie «normale » et la guerre n'avait pas existé pour les petits enfants puisque personne ne leur en parlait.

- Que ressentiez-vous en tant que survivants ? Considérez-vous le fait d'avoir survécu d'abord comme une chance ou vos sentiments sont-ils plus complexes (certains évoquent la « honte du survivant ») ?

**AH**

En tant que survivant de la Shoah, je ne ressens pas de "honte" ; ce serait donner en quelque sorte une victoire aux nazis après tous leurs crimes commis. Mais/et c'est certes une chance d'avoir survécu compte tenu de ce que l'assassinat de tous les Juifs d'Europe était programmé.

**EA**

Je considère avoir survécu comme une chance, peut-être une envie de vivre et je n'ai aucune honte d'avoir survécu ! Je « paye un genre de dette » en témoignant pour qu'on n'oublie pas.

**Pauline BORGES**

- Vous étiez très jeune à cette époque, aviez-vous conscience de ce qui se passait ?

**AH**

Mes souvenirs commencent à la Libération, alors que j'avais presque 6 ans. Alors, étais-je conscient de ce qu'il se passait (de mauvais notamment...) plus tôt ? Je ne le pense pas.

- Est-ce que votre témoignage a évolué au fil du temps ? Avez-vous toujours pu vous exprimer librement ?

**AH**

Oui, mon témoignage a évolué depuis le début de mes témoignages, et ce, notamment de par les pertinentes questions posées par les élèves me faisant approfondir ma propre histoire.

**EA**

Mon témoignage a évolué, surtout depuis 2 ans, je me rappelle plus et je comprends plus.

**Rose TRENTÉSEAUX**

- Est-ce que cela a été facile de parler et de raconter votre expérience ou est ce qu'il vous a fallu du temps avant d'en être capable ?

**AH**

Cela n'a pas été facile au début de parler et raconter mon histoire mais plus tellement maintenant car m'étant plus rendu compte de la nécessité de le faire, compte tenu de la terrible spécificité historique de ce qu'a été, comporté la Shoah.

**EA**

Je n'ai été capable de faire ces témoignages qu'après des dizaines d'années, quand j'ai reçu des « preuves » écrites que j'avais été dans des camps par le Mémorial de l'Holocauste à Washington : des feuilles de listes avec mon nom et celui de mes parents des arrivées et des départs des camps et des fiches individuelles prouvant que j'y avais été dans ces 3 camps. La chose était devenue vraie !

- A M. Hirschler : pourquoi avoir choisi le livre comme moyen de raconter votre histoire ?

**AH**

A priori - bien que, comme dit ci-dessus, je parle de mon histoire chaque fois que la sollicitation m'en est faite -, j'ai une préférence pour l'expression écrite.

- Que pensez de la façon dont on enseigne l'Histoire du génocide à l'école ?

**AH**

Globalement, l'Histoire de la Shoah est, maintenant, bien enseignée à l'école mais/et l'appel aux témoignages ne peut que compléter utilement l'enseignement professoral.

**EA**

Les témoignages aident je pense la façon dont la Shoah est enseignée à l'école.

**Anne-Claire BURTON**

- Est-ce que vous avez des souvenirs clairs de la période de la guerre ?

**AH**

Non, à part deux ou trois flashes, je n'ai pas de souvenirs de la période de la guerre.

**EA**

Les souvenirs clairs des camps ont tous un rapport avec des choses réelles et dramatiques qui sont arrivées : la peur, pour mes parents, la mort et à la fin : le rebond, redevenir un enfant la joie de vivre !

- Lorsque vous étiez détenue avec vos parents, avez-vous pu vivre ensemble quelques moments dont vous garder un souvenir positif ?

**EA**

On ne pouvait pas je pense avoir des moments positifs avec ses parents dans les camps : il n'y avait que la peur, pour moi, qu'il leur arrive quelque chose, qu'ils meurent, que je les perde...

- Après la guerre, comment avez-vous réussi à vous reconstruire ?

**AH**

Il y avait, bien sûr, un manque, après-guerre, dans la reconstruction, celui d'un père et d'une mère. Mais reconstruction il y a eu dans ce qui était le cadre familial, notamment avec une grand-mère très affectueuse, un oncle, notre tuteur à mes deux sœurs aînées et moi, qui a fait de son mieux pour nous.

**EA**

Ma reconstruction est venue tout seul, une joie de vivre que j'ai toujours, et que je pense avoir eue malgré tout, et certainement par mes parents bien que mon père l'avait perdue dans les camps. Mais j'avais leur amour !

- Comment réussit-on à redevenir heureux après avoir traversé ces épreuves ?

**AH**

Je suis d'une nature positive, voire optimiste : cela aide pour trouver la vie belle.

- Est-ce que vous êtes déjà retourné « visiter » les camps ?



**AH**

Je suis allé une fois à Auschwitz, m'étant dit que ce pouvait un jour m'être un regret de ne pas l'avoir fait. Je savais ce que c'était, ayant pas mal lu à ce sujet, vu des photos... Mais la réalité est autre chose, très dure. Je ne retournerai pas dans un camp, même étant "content" d'y être allé une fois. Je comprends très bien ceux, celles qui ne tiennent pas du tout à faire ce voyage...

**EA**

Je ne suis jamais retourné dans les camps, je me préserve mais je raconte !

- Est-ce qu'aujourd'hui vous vous sentez en sécurité dans la société qui est la nôtre ?

**AH**

Même s'il y a des problèmes divers, je n'éprouve pas aujourd'hui d'insécurité dans notre société. Et il y a lieu, je pense, de relativiser par rapport à la période de l'occupation des nazis et à la complicité qui était celle du gouvernement de la France à l'époque.

**EA**

Je pense me sentir assez en sécurité dans cette société d'aujourd'hui, j'ai vécu pire, m'en suis sortie et je relativise beaucoup !